
LIVRE SECOND.

*Exposition du sentiment de l'Auteur
sur la population de l'Amérique.*

CHAPITRE I.

Comment l'Amérique s'est peuplée.

JE pense que l'Amérique a été peuplée dès avant le Déluge. Cette grande inondation n'a pas détruit tout le genre humain: j'en donnerai des preuves incontestables; & je me flatte de les porter jusqu'à la démonstration. Je me crois donc en droit des les supposer ici, pour entrer d'abord dans l'exposition de mon sentiment sur la population de l'Amérique.

Mais on verra encore dans la suite de cet Ouvrage, que je suppose un Océan avant le déluge, contre l'opinion de Whiston. Ainsi l'on me demandera d'abord comment les habitans d'un monde ou continent ont pu passer dans l'autre; c'est ce qu'il faut expliquer.

En supposant un Océan avant le dé-

luge, je ne pense pas qu'il fût alors d'une étendue aussi vaste qu'il est aujourd'hui. Au contraire, persuadé que la multiplication des hommes étoit très-grande, & le nombre des habitans de la terre infiniment supérieur à celui de nos jours; croyant d'ailleurs que tout le globe a ressenti plus ou moins les effets de cette inondation, je puis croire la surface de la terre plus étendue, & l'Océan plus resserré, qu'ils ne sont à présent. Il ne s'agit donc plus de faire passer les hommes par les mêmes endroits qu'on assigne ordinairement pour leur passage, je veux dire la partie de l'Asie la plus Septentrionale d'un côté, & la Groënlande de l'autre. Ils ont pu aborder en Amérique à-peu-près de tous les côtés du Nord. Il y a apparence que la Norwège, les Isles Britanniques, les Orcades, l'Islande, la prétendue Frislande, & d'autres Isles, ont été jointes à l'Isle de Terre-Neuve, & l'Isle de Terre-Neuve au Canada, ou à l'Acadie. On trouve ample matière à réflexion, lorsqu'on voit qu'en se roidissant contre toutes les difficultés qui naissent du système reçu, on tâche de fortifier celui-ci, quant à la migration des anciens peuples en

Amérique, ou par des raisons moins que foibles, ou par des faits entièrement controuvés, comme font les Auteurs de la grande Histoire universelle. Ils veulent bien douter (1) si l'Amérique n'est pas contiguë à l'Asie, quoique de nos jours il n'y ait plus aucun écolier en Géographie qui ne sache rendre raison du contraire; ils trouvent (2) du rapport entre certaines nations du Nouveau-Monde & les Tartares, & ils en concluent que ceux-là descendent de ceux-ci, ce qui peut être vrai dans un sens, tout comme on peut dire que nous descendons d'Adam; ce qui ne prouve rien pour le reste, vu qu'un peuple séparé des autres depuis quantité de siècles, doit devenir sauvage & barbare: nous en parlerons plus bas. D'ailleurs la raison étant la même chez tous les peuples, il pourroit y avoir de la conformité entre eux dans les mœurs, les usages, les manières de vivre, les idées, &c. sans que pour cela l'un descende de l'autre.

Ils disent (3) que, s'il y a un détroit, on a pu le passer sur les glaces avec

(1) Tom. XIII. p. 120.

(2) *Ibid.* p. 122.

(3) *Ibid.* p. 124.

des Rennes & de gros Chiens, dont se servent les sauvages Septentrionaux de l'Asie: en quoi ils détruisent eux-mêmes ce qu'ils veulent établir, puisqu'on n'a jamais vu en Amérique ni Rennes, ni gros Chiens originaires du pays; & quand même il s'y en trouveroit, les sauvages de l'Amérique ne se servent ni des uns ni des autres animaux. Ils assurent hardiment (4) qu'on trouve dans la Tartarie, des Lions, des Tigres, &c. ce qui est contraire à l'expérience; à moins qu'on n'y en ait à la Cour de quelque Chan; en ce cas on pourra dire avec autant de raison que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, le Dannemarc, la Suisse, &c. sont la patrie de ces bêtes, puisqu'on en a vu dans tous ces pays.

Je ne parlerai pas des étymologies qu'ils allèguent (5) ou plutôt de la prétendue ressemblance qu'ils mettent entre quelques mots: elles portent leur réfutation avec elles.

Ils prétendent (6) qu'une Colonie de Gallois s'est transportée en Amérique, & que le nom de Penguin, qu'on don-

(4) *Ibid.* p. 122.

(5) *Ibid.* p. 123, 125.

(6) *Ibid.* p. 140, 141.

ne à un certain oiseau connu, est Breton; si ces Auteurs avoient prévu l'usage que je ferois d'une telle assertion, ils se seroient bien gardé de la rapporter.

Je leur accorderai donc la ressemblance de certains mots Américains & Gallois ou Bretons: mais alors qu'on se souvienne que, selon moi, la langue Celte est une langue ante-diluvienne, & peut-être la plus ancienne. Je démontrerai que les langues Chinoise, Ethiopienne, Hébraïque ou Arabe, Egyptienne ou Copte, &c. peuvent être de même antiquité, sans se ressembler, à même antiquité, on n'avoit besoin de beaucoup de mots, & que ce ne fut qu'après leur division, que la plus grande partie de chaque langue s'est formée. Enfin il est incontestable que c'est chez les Gallois & les Bretons, de même que chez quelques Allemands, qu'on trouve les restes les plus considérables de l'ancienne langue Celte; si donc on en trouve des vestiges dans l'Amérique, & que cependant il n'y ait pas la moindre apparence que depuis le déluge les Celtes ayent passé dans le Nouveau-Monde, n'est-ce pas une bonne preuve que le gros de la nation s'est rendu

en Amérique avant le déluge, & qu'elle conserve quelques mots de cette ancienne langue ante-diluvienne? On a donc pu passer en Amérique par le Nord, avant le déluge; les Celtes y ont pu pénétrer par le chemin que j'ai indiqué, depuis l'Angleterre, & autres Isles d'à-présent, ou plutôt depuis les Gaules & l'Espagne par l'Atlantide qui en étoit si voisine.

Les Scythes de même origine que les Celtes, ont pu se rendre encore plus facilement en Amérique. On apprend que cette partie du monde n'est éloignée du Kamtschatka, que d'une journée & demie, & qu'il y a une Isle entre deux: la Terre de Gama, celle de la Compagnie, si ce n'est pas la même, l'Isle, ou presqu'Isle des Puchochotski dont parle Strahlenberg, &c. sont toutes peu éloignées de l'Asie & de l'Amérique. Si les Isles du Japon ont été contiguës à la Corée & au Jesso; si, suivant les apparences, les Philippines anciennes & nouvelles, les Carolines, les Mariannes, les Moluques, les Isles de la Sonde, n'ont fait alors qu'un même continent avec l'Asie & la Terre des Papoës, qui alors faisoit une partie du continent Austral,

sans les détroits qui s'y trouvent à présent au Sud de la nouvelle Hollande; si ce continent a été joint à l'Amérique vers le Chili & la Terre Magellanique, comme il y a toute raison imaginable de n'en pas douter, vu que la Terre de Quir doit être peu éloignée de la nouvelle Hollande, en étant peut-être la partie Orientale, & les Isles de Salomon peu distantes de celle-ci à l'Orient, & que delà le même De Quir, Hernandez, Gallegos, & autres ont vu pendant 800. (d'autres disent 1800. lieues) des Isles & des Terres presque sans interruption, jusques vers le Chili & le détroit; si l'on a découvert souvent des Isles & des côtes peu éloignées du Cap de Horn; si on ne peut contester les découvertes de Gonneville en 1505., celles de Dampier & de tant d'autres, de sorte que ces Terres Australes se trouvent par-tout, & environnent notre globe vers le Pole Antarctique, tantôt jusqu'à la ligne, comme la Terre des Papoës; tantôt à la distance de 10. degrés seulement, comme la terre de Quir & les Isles de Salomon; tantôt à 30. 40. & 50. degrés: si enfin tous ces pays n'ont été séparés des autres continens que par le déluge; & que cette

séparation soit devenue plus grande par la suite des temps; comme Pyrrard de Laval nous apprend que presque chaque année quelqu'une des Maldives est enlevée par la mer; & comme le sauvage Moncacht-Apé a raconté au Sieur le Page du Praz, tenir d'un autre sauvage dans la partie Septentrionale de l'Amérique, peu éloignée de l'Asie, qu'un troisieme sauvage avoit vu lui-même encore des terres qui depuis avoient été mangées par la mer: ce qui se trouve assez conforme à ce que Platon dit de l'Atlantide; on concevra aisément qu'avant le déluge il étoit aussi facile de se rendre en Amérique, qu'en Europe & en Afrique.

CHAPITRE II.

De l'Isle Atlantide mentionnée par Platon.

L'Isle Atlantide tenoit peut-être aux Antilles, & à une partie des Terres Australes, ou si c'étoit en effet une Isle dès avant le déluge, elle en pouvoit & devoit être à si peu de distance, que les hommes purent se rendre facilement de l'une à l'autre; vu qu'il est proba-

ble, comme je le démontrerai, que l'Art de la Navigation n'a pas été entièrement inconnu avant le déluge.

On opposera à ce que je dis de l'Isle Atlantide, que presque tous les Savans l'ont rejettée comme fabuleuse, ou du moins comme purement allégorique. Mais pourquoi l'ont-ils rejettée? Justement à cause du système reçu, qu'on ne pouvoit avoir aucune notion de ce qui s'étoit passé avant le déluge, & qu'ainsi il falloit faire main basse sur toutes les histoires qui remontoient au-delà. Cependant la plupart des Savans sont contraints d'avouer que les Rois ante-diluviens d'Egypte & ceux des Chaldéens, peuvent avoir existé, & qu'on en a pu conserver quelque idée, malgré la prétendue universalité absolue du déluge. Pourquoi les mêmes Egyptiens, qui avoient tant de mémoires composés avant le déluge, n'en pouvoient-ils pas conserver sur cette Isle, lorsque les Prêtres, qui en étoient les dépositaires, l'assuroient positivement à Solon? Et dans quel temps? Dans le temps que les Prêtres conservoient encore ces mémoires, lesquels ne furent détruits qu'environ 40. à 50. ans après, sous Cambyse, & ensuite sous

sous ses successeurs. Du temps de Solon les mémoires, la langue, les caractères, enfin tout subsistoit encore; le vieux Critias (7), âgé de 90 ans, exaltoit fort tout ce que Solon avoit rapporté d'Egypte en fait d'histoire (A); & le Prêtre Egyptien parlant de l'Atlantide, dit, qu'elle étoit plus grande que la Lybie & l'Asie ensemble, apparemment l'Asie Mineure, presque la seule connue alors sous ce nom; qu'elle étoit située à l'entrée du détroit que les Grecs nommoient les colonnes d'Hercule; qu'on pouvoit faire le trajet de-là à d'autres Isles, & de celles-ci à un continent situé à l'opposite, & à la mer qu'on peut véritablement nommer mer interne (*Pontus*): car à cet endroit, dans les divers détroits de cette mer, il y a un port avec une entrée fort étroite: mais la terre que la grande mer entoure, est nommée avec raison continent (B). Dans cette Isle Atlantique, il y avoit des Rois puissans qui possédoient cette Isle & plusieurs autres, avec une partie du continent, & ils gouvernoient toute

(7) *Plat. Tom. III. Edit. Sorani, Timeus, Tome I.* B

„ la Lybie jusqu'en Egypte, l'Europe
 „ jusqu'à la Tyrhénie (C). Ces Rois
 „ réunissoient leurs forces pour rédui-
 „ re en servitude toutes les contrées;
 „ les vôtres, les nôtres, & toutes cel-
 „ les qui étoient situées aux bords de
 „ ces mers, ou au dedans du passage
 „ à cette mer; alors, ô Solon! la puis-
 „ sance de votre ville a brillé par des-
 „ sus celle de tous les autres mortels;
 „ car elle a si fort excellé en courage
 „ & en l'art de la guerre, qu'après
 „ avoir vaincu les ennemis qui avoient
 „ fait cette irruption, elle a érigé des
 „ trophées; & lors qu'en partie on lui
 „ eut confié de la part des autres Grecs
 „ le commandement suprême, & qu'en
 „ partie elle fut abandonnée par d'au-
 „ tres Grecs, & que par-là elle fut mi-
 „ se dans le dernier danger & forcée
 „ de se défendre par elle-même, pour-
 „ tant, quoique séparée & délaissée
 „ des autres, elle a empêché que ceux,
 „ qui n'étoient pas encore entièrement
 „ subjugués, ne le fussent tout-à-fait, &
 „ a été cause que nous qui habitons en
 „ deçà des colonnes d'Hercule, fûmes
 „ entièrement remis en liberté (D).
 „ Dans la suite des temps il y eut
 „ des déluges & des tremblemens de

„ terre, qui durèrent l'espace d'un jour
 „ & d'une nuit, tout ce genre d'hom-
 „ mes guerriers fut englouti, & cet-
 „ te Isle Atlantique enveloppée & sub-
 „ mergée par les flots de la mer a dis-
 „ paru (E), ce qui est cause, que cette
 „ mer est encore d'un passage si diffici-
 „ le, parce qu'il est resté beaucoup de
 „ limon des débris de cette Isle (F).
 „ Les Prêtres Egyptiens parlent (8)
 „ d'une guerre qu'il y avoit eu 9000 ans
 „ auparavant entre ceux en-delà & ceux
 „ en-deçà des colonnes d'Hercule, ajout-
 „ tant que la ville d'Athenes étoit le
 „ chef-lieu de ceux-ci, qu'elle avoit diri-
 „ gé la guerre, &c. (G) Chaque région
 „ qui est séparée d'un autre continent s'é-
 „ tendant en longueur, a la forme d'un
 „ Cap; & la mer, qui y est profonde,
 „ l'entoure presque partout, ce qui pro-
 „ vient de ce qu'ayant efflué plusieurs
 „ déluges dans ce grand espace de temps,
 „ la terre entre-deux a été emportée, de-
 „ sorte que ces Isles & Presqu'Isles sont
 „ restées comme les os d'un corps exténué
 „ par la maladie; plusieurs déluges ont
 „ précédé celui de Deucalion; &c. (H).
 „ Solon a trouvé que les Egyptiens

(8) *Ibid. Critias. p. 110. & seq.*
 B 2



avoient traduit tous les noms dans leur langue (I).

Il n'est pas nécessaire de citer d'autres passages de Platon, mais je crois à propos d'accompagner de quelques remarques ceux que je viens de rapporter, soit pour fortifier notre système, soit pour répondre aux objections qu'on en pourroit tirer.

(A) On peut voir encore à ce sujet ce qui est dit vers la fin de cet ouvrage à l'article d'Athenes. Supposons que ce Critias ne soit que Platon même; quoique ce ne soit qu'une supposition gratuite; est-ce que ce divin Platon, comme on le nomme généralement, ou son Précepteur Solon, eût ajouté foi à des farnettes? Ou en eût-il voulu imposer à ses compatriotes? Trouve-t-on quelque chose dans tous ses autres ouvrages, qui puisse nous donner une si mauvaise idée de lui? A qui pourra-t-on ajouter foi, si l'on rejette le témoignage de Platon qui a été reconnu en tout temps pour le plus éclairé & le plus vertueux d'entre les payens; voilà déjà un préjugé des plus forts en faveur de la vérité de cette histoire. On traite de menteur Crésias ou Hérodote suivant le parti qu'on prend entre

les deux; & ce n'est pourtant que sur leur récit qu'on se fonde pour l'histoire importante de l'Empire Assyrien, il faudra donc nier à plus forte raison l'existence de ce fameux Empire.

(B) On voit dans la description de ce pays quelque chose de si frappant & qui porte un caractère de vérité si bien marqué, qu'on ne sçauroit refuser de lui donner une entière croyance; si quelqu'un de nos jours avoit devant les yeux une carte Géographique de l'Amérique & de la mer qui la sépare d'avec l'Europe & l'Afrique, & qu'il voulût imaginer un pareil pays, ignorant cette description de Platon, ou plutôt des Prêtres Egyptiens, il ne sçauroit s'y prendre autrement, lui donner d'autre figure, situation, & distance que celles qu'on lui assigne ici. Cette Ile devoit être plus grande que la Lybie & l'Asie ensemble, elle devoit s'étendre beaucoup en longueur; delà on pouvoit passer dans d'autres Isles, & de celles-ci au continent; ne diroit-on pas, que le Prêtre, ou Platon, avoit tout mesuré? Si l'on suppose un pays aussi long, sera-t-il extrêmement éloigné des Antilles? Et des Antilles ne pourra-t-on pas passer au continent? Je

trois même que ces Antilles de même que les Açores & les Canaries en sont des restes, ou comme Platon s'exprime, des os de corps; & la raison pour quoi il en est resté si peu, est expliquée par Platon: c'est qu'il y avoit une mer entre ces terres; & cette mer est profonde, comme l'est encore celle d'Espagne, qu'elle a enlevé peu-à-peu de ces terres; qu'elle en a fait des Isles, ou qu'elle les a englouties tout-à-fait. Que peut-on dire de plus vraisemblable? Si toutes les histoires & tous les systêmes avoient les mêmes caractères de probabilité, on n'oseroit les contredire. On dira qu'il ne suffit pas qu'une histoire soit vraisemblable, qu'il faut que la vérité en soit prouvée, & que sans cela on confondroit l'histoire avec le roman. Il est vrai; mais voici mon raisonnement. Supposons que cette Isle Atlantide soit entièrement fabuleuse & inventée; alors qu'on m'explique qui d'entre tous les mortels a pu donner une connoissance si exacte au Prêtre Egyptien ou à Platon, de la situation des Antilles & du continent de l'Amérique, dix-neuf siècles avant la découverte de cette partie du monde, telle qu'elle se trouve ici? Ce nouveau mon-

de étoit inconnu aux anciens. Platon ne donne aucune description du continent, mais seulement de l'Isle Atlantide, comme infiniment plus proche, & il n'en indique autre chose sinon que celle-ci n'est pas éloignée des Isles, & ces Isles du continent: ce qu'on pouvoit aisément apprendre. La Lybie & une partie de l'Europe étoient soumises aux Rois de l'Atlantide; les Athéniens ont battu leurs armées, & ont été les libérateurs des peuples Occidentaux, des Egyptiens même; ils auront fait sans doute quantité de prisonniers; quel miracle donc s'ils en ont appris des particularités? Combien en savons-nous des Pays Septentrionaux de l'Amérique, seulement par le moyen des voisins, & des prisonniers, que ceux-ci font sur les peuples plus éloignés? Je le répète, qu'on m'explique ce fait inexplicable pour moi, que Platon ait connu & pu connoître la situation du continent de l'Amérique & des Antilles sans qu'aucune nation ancienne en ait eu connoissance; & si ces pays étoient connus des anciens, qu'on m'en donne une raison plus vraisemblable que celle que Platon en allegue. J'ose dire qu'elle est la seule à laquelle un esprit des-

intéressé puisse se rendre.

(C) Dès qu'on ne peut révoquer en doute l'existence de l'Atlantide, personne ne doutera qu'elle n'ait été peuplée, & qu'il n'ait pu & du y avoir des Rois, même puissans; que par conséquent l'histoire de leur domination sur la Lybie, & sur l'Espagne, jusqu'à la Tyrhénie, ne soit rien moins qu'impossible; ce qui nous éclairciroit beaucoup sur l'Antiquité des Ibériens, Sicules, Ligures, Umbriens, Aurones, Aborigènes, &c. & s'accorderoit avec leur qualité d'Indigènes, en nous faisant voir ces derniers se réfugiant dans les montagnes au temps du déluge qui a submergé l'Atlantide.

(D) Cet endroit révoltera le plus les Savans. Comment? La ville d'Athènes a été fondée par Cécrops, qui est seulement arrivé en Grèce 1582 ans avant l'Ere Chrétienne, & on nous voudra faire accroire que ses habitans ont déjà été les protecteurs des Grecs, qui de l'aveu même de ce système & de son Auteur, étoient pour la plupart des peuples nouveaux, & les anciens des barbares les plus barbares? Ne sont-ce pas des faussetés palpables?

Un peu de patience & nous expliquerons

querons tout ceci. D'abord les Athéniens se sont dits Autochtones; ils ont prétendu que leur ville étoit la plus ancienne, sans qu'ils aient jamais été contredits sur cet article par les autres Grecs, malgré leur orgueil & leur passion à vouloir disputer de l'ancienneté, des hauts faits & des exploits de leurs Héros. D'où je puis conclure que ces peuples concevoient parfaitement que fonder une ville ce n'étoit pas la faire exister, ni empêcher qu'elle n'eût pu exister bien des siècles auparavant, nous en avons des exemples dans les villes de Babylone & de Rome. Quant à la barbarie des anciens Grecs, elle ne sert qu'à confirmer le fait. Le Prêtre Egyptien parlant d'un grand déluge, (9) assure que tout n'a pas péri en Egypte, que les habitans des montagnes & les pâtres ou bergers ont été conservés; mais que ceux qui habitoient les villes de la Grèce ont été entraînés dans la mer par la violence des fleuves ou courans; que jamais l'Egypte n'a été entièrement inondée, & que c'est pour cela, que tout ce qui s'est passé dans ce pays & en Grèce ou en d'autres en-

(9) Platon, Timée, Tom. III.

droits, de grand & de mémorable, étant resté gravé dans l'esprit de ceux qui ont échappé à cette catastrophe, a été conservé de toute ancienneté, & écrit sur des monumens.

Que pourroit-on dire, en faveur du système contraire, qui s'accordât aussi bien que le mien, avec cette relation? On y voit pourquoi la Thébaine a eu d'autres habitans & une autre Religion que la Basse-Egypte, point sur lequel j'insisterai davantage en son lieu; on y voit que les villes & le plat-pays de la Grece ont été inondés & ruinés; & que par conséquent les restes de ces anciens habitans ont été obligés de se sauver sur les montagnes & plus avant dans les terres, où la nécessité la plus urgente & la misere la plus accablante a du nécessairement les réduire à un état de barbarie; on voit en même temps que la ville d'Athenes a été ruinée par le déluge, comme les autres, & que Cécrops l'ayant rétablie, il en a pu être nommé le fondateur avec justice, sans contredire la relation du Prêtre Egyptien.

(E) Ceci est non seulement possible, mais très-vraisemblable; le grand déluge Mosaique fut sans doute un miracle

qui eut des causes, des effets & des suites les plus considérables; supposer des tremblemens de terre, pour faire fortir les eaux de l'abîme, c'est bien peu en comparaison de la destruction totale & du bouleversement entier de notre Terre, que Burnet, Woodward & Whiston supposent si gratuitement.

(F) Il parle du limon dont l'eau de cette mer est chargée. Il faut bien que ceci ait été véritable; vu qu'on ne doute pas que les Phéniciens n'y aient déjà navigué avant le temps de Platon; aussi les colonnes d'Hercule & ce détroit n'ont pu être connus que par la navigation; sans parler de Neptune, petit fils d'Uranus, qui doit avoir fait le voyage en qualité de chef & d'Amiral de la flotte de Jupiter son frere; & si ce fait avoit été erroné, on n'auroit osé l'avancer, ou il auroit été contredit. La conclusion que j'en tire, servira entr'autres à convaincre toute personne sensée du peu de fondement qui regne dans les systèmes des trois Philosophes que je viens de nommer. Si les sages d'entre les Egyptiens & les Grecs ont pu croire, bien ou mal, que la mer se ressentoit encore par le limon qu'elle charioit, de la submersion & de la dis-

solution de l'Atlantide, après quelques siècles; qu'auroient-ils dit, si on leur eût assuré que toute notre terre n'avoit pas moins souffert, qu'elle a été dissoute, & formée entièrement de nouveau, & que pourtant elle a été desséchée après un certain nombre de jours, suivant Moyse? Les autres à la vérité lui donnent pour cela une ou plusieurs années, sans songer aux provisions qu'il falloit aux hommes & aux animaux; mais que seroient quelques années pour affermir & pour sécher un globe aussi vaste, en comparaison du temps qu'il falloit à la mer Atlantique, avant que la terre & le limon de l'Atlantide eût pu se précipiter au fond & s'y affermir?

(G) Il n'y a rien à observer ici que le nombre des 9000 années, à quoi on répondra en divers endroits de cet ouvrage. Si l'on veut ne donner que quatre mois à l'année comme elle n'en a pas eu davantage, pendant longtemps, cela ne fera que 3000 ans: ce sera encore moins, si l'on fait quelques années d'un seul mois.

(H) On voit que le Prêtre Egyptien ne confondoit pas les déluges différens, comme faisoient les Grecs; entre les divers déluges dont il parle, il en dis-

tingue un grand qui a submergé l'Atlantide, qui a fait périr les habitans des villes de la Grece, qui même a inondé une partie de l'Egypte sans que pourtant les habitans des montagnes aient été noyés, & qui de plus a été accompagné de tremblemens de terre; tout ce détail doit donner une grande authenticité au reste de son récit, & à mon système qui y est conforme.

(I) Ce passage confirme encore, ce que je développerai dans la suite d'après d'autres auteurs, savoir que les peuples différens étoient accoutumés à traduire les noms étrangers dans leur langue, & que c'est une des sources de la confusion qui regne dans l'histoire ancienne.

Après avoir ainsi légitimé la relation de Platon, il ne s'agit plus que d'y ajouter qu'il n'est pas le seul qui ait parlé de l'Atlantide; Aristote; Strabon, Pline, Arnobe, Élien, Proclus, Cosmas, Indopleustes, Plutarque, Onomacritas, & surtout Diodore, en font mention. Dira-t-on qu'ils n'ont fait que suivre Platon? Mais n'est-il pas certain qu'ils pouvoient consulter des écrits qui subsistoient de leur temps, & qui sont aujourd'hui perdus? D'ailleurs.

qui font les Auteurs que je viens de nommer? Sont-ce des menteurs, des imbéciles? Au contraire, ils jouissent de la plus grande estime parmi les anciens & chez les modernes? Et ils étoient mieux en état que personne de juger s'il y avoit du vrai ou seulement de la vraisemblance à ce récit; d'autant plus que de leur temps, on savoit mieux ce que c'étoit que les navigations des Phéniciens & des Carthaginois, dont tant d'Auteurs parlent; entre autres Hannon lui-même, Crantor, Marcel, & d'autres; & ces peuples doivent avoir poussé leur commerce jusqu'en Amérique.

Il est donc avéré que l'Atlantide a existé; qu'elle étoit très-voisine de l'Europe; que les Rois de cette Isle ont dominé sur la Lybie & l'Espagne; qu'ils ont pu faire la guerre aux Grecs, même aux Egyptiens, comme on le peut conclure du passage cité; que par conséquent elle étoit fort peu éloignée de la terre ferme de ces deux continens de l'Europe & de l'Afrique, & fort peu encore des Isles & du continent de l'Amérique, jusqu'où ils ont étendu leur domination; ainsi elle fournit un trajet facile aux nations anté-diluviennes, pour

se rendre dans ce monde perdu, & recouvert depuis deux ou trois siècles. Si d'ailleurs, comme il paroît, ces deux mers, l'interne, & l'externe, ont diminué de temps à autre l'étendue des terres, il est probable que dans les commencemens cette grande Isle & les autres ont été jointes aux deux continens, & que les Bretons & Gaulois, disons les Celtes, y ont passé, & y ont laissé quelques mots de leur langue, pour monumens de leur passage.

CHAPITRE III.

Anciens habitans de l'Amérique.

Voyons ce qu'on apprend du gros de la nation Américaine, des habitans qui se regardent comme indigenes, faisant une différence entre les hommes rouges (c'est ainsi qu'ils s'appellent) & les autres qui font des colonies postérieures.

On n'en peut apprendre aucune particularité, que par les colonies policées, les Mexiquains & les Péruviens, qui en s'y fixant, ont trouvé ces barbares, & ont conservé dans leurs ar-

chives, leur maniere de vivre, & tout ce qu'on en peut favoir: voici ce qu'on en a appris.

Les plus anciens habitans du Mexique étoient nommés Chichiméas (1), ils ne cultivoient aucune terre, vivoient de la chasse, mangeoient non seulement du gibier, mais encore des taupes, rats, fauterelles, vers, serpens & lézards, & aussi des herbes & des racines; ils habitoient les rochers, les cavernes, & les déserts, faisoient des corbeilles de jonc dans lesquelles ils mettoient leurs enfans, & les suspen- doient aux branches des arbres, jus- qu'à leur retour de la chasse; ils n'a- voient ni Roi ni chef, ni Dieu ni cul- ; il se trouve encore de leurs descen- dans dans le Nouveau-Mexique, qu'on ne peut absolument obliger ni par de bons traitemens, ni par la force, de se soumettre à quelque gouvernement que ce soit: aussi-tôt qu'on veut les y forcer, ils se retirent dans des monta- gnes inaccessibles, & se dispersent tel- lement, qu'on ne peut pas seulement les déterrer; on suppose que les Oto- meyas dans le Mexique en descendent, lesquels pourtant sont soumis à leurs

(1) D'Acosta L. VII. Chap. 2.

supérieurs & ont été convertis au Chris- tianisme; voilà les peuples qui furent trouvés dans le Mexique par les Navat- lacas, la premiere des sept nations des Mexicains, dont nous parlerons ci-après.

Il en étoit de même des anciens ha- bitans du Pérou.

„ (2) Il y avoit parmi les anciens
 „ Gentils des Indiens un peu meilleurs
 „ que des bêtes apprivoisées, & d'au-
 „ tres qui étoient pires que les animaux
 „ les plus sauvages, &c. chaque Pro-
 „ vince, chaque nation, chaque fa-
 „ mille & chaque maison avoit ses
 „ Dieux différens de ceux des autres,
 „ &c. Ils adoroient indifféremment
 „ des herbes, des plantes, des fleurs,
 „ des arbres, des montagnes, des
 „ cavernes, des précipices, de gros-
 „ ses pierres, de petits cailloux, &c.
 „ quelques animaux pour leur cruau-
 „ té, comme le lion & l'ours; d'au-
 „ tres pour leurs ruses, comme les sin-
 „ ges & les renards; le chien pour sa
 „ fidélité; le loup-cervier pour sa vi-
 „ tesse; l'oiseau nommé Contur pour
 „ sa grandeur; & particulièrement
 „ ceux qui s'en disoient descendans;

(2) Garcillasso de la Vega, Tom. I. p. 21,
 22, 23. Edit. in 4^o.

„ d'autres les aigles, les faucons, le
 „ chat-huant, la chouette, les couleu-
 „ vres & les serpens, principalement
 „ les grands qui se trouvent dans le
 „ pays des Antis, & qui ont jusqu'à 25
 „ ou 30 pieds de longueur & autant
 „ de largeur (3).”

Je ne veux pas copier ce que l'Auteur dit de leurs Dieux, de leurs sacrifices humains, de leur barbarie & cruauté extrême, & de leur maniere de vivre; on peut consulter sur cela l'ouvrage cité; il faut pourtant remarquer qu'ils vivoient d'une maniere différente; les uns demeuroient dans un enclos ou parc; d'autres sur les sommets des montagnes, pour se mettre à l'abri des ennemis; d'autres se retiroient dans des cavernes; encore actuellement les Chirihuanes se ressentent toujours de la façon brutale de vivre de leurs peres, & ils ont à peine une langue pour exprimer leurs idées, quoi qu'ils soyent d'une même nation (4).

(3) Apparemment de ciconfrence: voilà une espece d'animal dont il falloit un couple pour être conservé dans l'arche.

(4) Ceci confirme ma these, que chez des peuples barbares, qui ont besoin de peu de chose, la langue n'est rien moins que riche, & qu'il peut naître une autre langue chez une

„ Ils vivoient sans habillement ni cou-
 „ verture, hommes & femmes; ceux des
 „ pays froids se couvroient de peaux de
 „ bêtes sauvages, par nécessité & pour
 „ se garantir du froid, encore paroît-il
 „ que l'Auteur ne parle pas des temps les
 „ plus reculés, car lorsqu'il rapporte le
 „ récit de son oncle, voici ce qu'il en
 „ dit (5). „ Les hommes de ce temps-là,
 „ tels que des bêtes étoient sans poli-
 „ ce & sans religion, on ne parloit
 „ parmi eux ni de maison, ni de vil-
 „ les, & comme ils n'avoient aucune
 „ sorte d'esprit, ils ne savoient ni cul-
 „ tiver la terre, ni filer la laine, &c.
 „ leur vie étoit extrêmement sauvage,
 „ car ils la passoient ensemble deux-à-
 „ deux, ou trois-à-trois, selon qu'ils
 „ se rencontroient, & se retiroient
 „ dans des lieux souterrains & dans des
 „ cavernes. Les herbes des champs,
 „ les racines des arbres, les fruits sau-
 „ vages, & même la chair humaine
 „ étoient les alimens dont ils se nour-
 „ rissoient comme des bêtes.”

partie de la même nation sans miracle, parce qu'elle invente de nouveaux termes & mots, à mesure que ses besoins s'augmentent.

(5) *Ibid.* p. 33.

CHAPITRE IV.

*Antiquités remarquables trouvées
en Amérique.*

N'oublions pas (1) que Mayta-
Capac, le quatrième Ynca, voulant
étendre son Empire, soumit la ville
de Tiahuanacu, dont, dit l'Auteur,
je dirai ici quelque chose & particu-
lièrement de ces grands & incroya-
bles bâtimens: le plus admirable chef-
d'œuvre de tout ce pays est un Cô-
teau, ou si vous voulez un Tertre,
fait de main d'homme, qui est si
haut, qu'il n'est pas possible de le
croire. Les Indiens, qui semblent
avoir voulu imiter la nature, dans la
structure de ce mont, y avoient mis
pour fondement de grandes masses
de pierre fort bien cimentées, pour
empêcher, que ces prodigieuses ter-
rasses entassées les unes sur les autres,
ne s'éboulassent; mais on ignore
dans quel dessein ils avoient fait ce
merveilleux bâtiment. D'un autre
côté assez loin de-là, on voyoit deux

(1) *Ibid.* p. 126.

grands Géans taillés en pierre. Ils
avoient des habits qui leur traî-
noient jusqu'à terre, & un bonnet
à la tête, le tout usé par le temps &
qui sentoient son antiquité. On re-
marquoit encore-là une muraille fort
longue, & dont les pierres étoient
si grandes, qu'on ne pouvoit com-
prendre comment des hommes a-
voient eu assez de force pour les y
transporter; car il est certain que,
dans cette étendue de terre, il n'y
avoit que bien loin de-là, ni carri-
eres, ni rochers d'où l'on pût avoir
tiré toute cette masse énorme de
pierre. L'on y voyoit aussi en d'au-
tres endroits quantité de bâtimens
extraordinaires, entre lesquels étoient
remarquables de grandes portes dres-
sées en divers lieux, & dont la plu-
part étoient dans leur entier, qui
n'avoient aux quatre coins qu'une
seule pierre dans leur structure; & ce
qu'il y avoit de plus merveilleux,
c'est qu'elles étoient presque toutes
posées sur des pierres d'une gran-
deur incroyable; car il y en avoit
de trente pieds de long, de quinze
de large & de six de front; toutes
ces pierres avec les portes étoient

„ d'une seule piece, mais il n'est pas
 „ possible de s'imaginer avec quels ou-
 „ tils elles pouvoient avoir été taillées.
 „ D'ailleurs il falloit nécessairement
 „ qu'elles fussent incomparablement
 „ plus grandes, avant que d'être mi-
 „ ses en œuvre.

„ Ceux du pays disent que tous ces
 „ bâtimens, & d'autres semblables,
 „ dont il n'y a rien par écrit, furent
 „ faits avant le regne des Yncas, qui,
 „ à l'imitation de ceux-ci, firent bâtir
 „ la forteresse de Cusco; ils tiennent
 „ au reste, par la tradition qu'ils ont
 „ eue de pere en fils, que toutes ces
 „ merveilles se firent en une nuit, sans
 „ savoir qui en fut l'Architecte.

„ Quoi qu'il en soit, si l'on confide-
 „ re ces bâtimens avec quelque atten-
 „ tion, on trouvera qu'ils sont de-
 „ meurés imparfaits, & que ce ne sont
 „ que des commencemens de ce que
 „ les fondateurs avoient intention de
 „ faire. ”

L'Auteur cite sur cet article la des-
 cription de Pedro de Cieza de Léon,
Chap. CXV. & Diégo d'Alcobaga, ca-
 marade d'Ecole de l'Auteur, où il ajou-
 te que ces Antiquités sont près du
 Lac, que les Espagnols appellent *Chu-*

cuytu, au lieu de *Chuquivitu*; „ On y
 „ voit des Edifices fort grands, & en-
 „ tr'autres une Cour de quinze brasses
 „ en carré, & de deux étages de
 „ hauteur: à l'un des côtés de cette
 „ place il y a une salle de 45 pieds de
 „ long, & de 22 de large, couverte
 „ de chaume, comme sont les appa-
 „ temens de la maison du soleil à Cus-
 „ co; la place ou la basse-cour, dont
 „ je viens de parler, les murailles, la
 „ salle, le plancher, le toit, & les
 „ portes, sont tous d'une seule piece,
 „ ce qui est un chef-d'œuvre merveil-
 „ leux, qu'on a pris & taillé dans un
 „ grand rocher.

„ Les murailles de la basse-cour ont
 „ trois quarts d'aune d'épaisseur, &
 „ bien que le toit de la salle soit de
 „ pierre, il semble néanmoins être de
 „ chaume: ce que les Indiens ont fait
 „ exprès afin de le faire mieux ressem-
 „ bler à leurs autres logemens, qu'ils
 „ ont accoutumés de couvrir de paille.

„ Le Marécage, ou le Lac, joint un
 „ des bords de la muraille, & ceux du
 „ pays croyent que ces bâtimens sont
 „ dédiés au Créateur de l'univers. Il
 „ y a là tout-contre quantité d'autres
 „ pierres mises en œuvre, qui repré-

sentent diverses figures d'hommes
& de femmes, faites si au naturel
qu'on les croiroit en vie; les unes
tiennent des vases à la main, com-
me si elles vouloient boire; les au-
tres sont assises, les autres de bout,
& les autres semblent vouloir passer
un ruisseau, qui coule à travers ce
bâtiment. Outre cela on y voit des
statues qui représentent des femmes
& des enfans qu'elles ont à leur sein,
ou à leur côté, ou qui les tiennent
par le pan de la robe, sans y com-
prendre plusieurs autres de toute
façon.

Les Indiens d'aujourd'hui tien-
nent que ceux de ce temps-là fu-
rent transformés en ces statues, pour
les péchés énormes qu'ils avoient
commis, & particulièrement pour
avoir lapidé un homme qui passoit
par cette province."

Voilà ce que Diégo d'Alcobaça, na-
tif du pays, Vicair & Prédicateur dans
plusieurs Provinces du Pérou, en a écrit.

Je ne regrette pas la peine que j'ai
prise de transcrire tout ce qui concer-
ne ces admirables bâtimens, qui peu-
vent faire naitre des idées & des ré-
flexions importantes.

On

On voit que ces édifices étoient des
monumens dignes des plus grands Mo-
narques, & ne le cédoient en rien à
ceux de Persépolis & de l'Egypte; peut-
être même que, si les Espagnols étoient
aussi curieux d'antiquités qu'avidés d'or,
ce qui se trouve hors de terre ne se-
roit pas seul digne d'admiration.

Mais de quelle date sont ces monu-
mens? qui les a fait construire? Ces
questions très-aisées à faire, sont très-
mal-aisées à résoudre, ne sût-ce que
par conjecture.

Nous savons qu'ils sont antérieurs
aux Yncas; quand même les Auteurs
ne le diroient pas, on n'en seroit pas
moins convaincu: en voici les raisons.

1°. Ce fut Mayta-Capac, le quatri-
me Ynca, qui en fit la découverte, en
faisant la conquête de ladite ville, dès
le commencement de son regne; &
par conséquent, ces bâtimens ne peu-
vent avoir été construits par un de ses
trois prédécesseurs qui ne possédoient
pas le pays où ils sont situés.

2°. On ne voyoit aucune statue dans
aucun Temple ni dans aucun palais des
Yncas, de crainte qu'on ne leur adres-
sât quelque adoration.

3°. L'habillement des deux Géans,

qui traînoit à terre, & le bonnet qui couvroit leur tête, annoncent d'autres hommes que des habitans du Pérou; ni les Yncas, ni leurs sujets, ni les anciens habitans ne se seroient de pareils vêtemens.

Que pouvons-nous donc soupçonner? On voit par les fables que les habitans en racontaient, qu'il faut que ces ouvrages soient d'une grande antiquité. S'ils ont cru que ces édifices avoient été construits par art de Féerie, dans une seule nuit, cela peut provenir de ce que depuis longues années, des siècles mêmes, ces plaines n'étoient plus habitées; on voit en effet que tous ces peuples vivoient de la chasse, ne cultivoient aucune terre, & s'entrefaisoient continuellement une guerre sanglante & se mettoient pour cela en fureur sur les montagnes, dans les cavernes & dans des déserts; ayant donc passé peut-être par ces quartiers quelquefois sans voir ces édifices, & les ayant aperçus une autre fois, ils auront cru bonnement qu'ils venoient d'être construits tout fraîchement par une main invisible.

D'autres, ne pouvant croire à cette création subite, trouvoient ces statues

aussi bien faites, que si c'eussent été des personnes vivantes, & ne connoissant ni l'origine des bâtimens, ni l'art de la sculpture, y auront substitué une autre fable, imaginant que c'étoient des personnes métamorphosées en statues; ce qui s'est conservé de génération en génération. Comme donc ils disoient du temps que Garcillaso écrivoit cette Histoire, c'est-à-dire en 1504, qu'ils tenoient cette tradition de leurs ancêtres de père en fils, on peut juger encore mieux que ces momumens sont d'une antiquité très-reculée.

Voilà la conséquence que j'en tire en faveur de mon système.

CHAPITRE V.

Causes de la barbarie d'un peuple.

Lorsqu'il est fait mention dans l'histoire, de peuples extrêmement barbares & sauvages, il faut de deux choses l'une: ou qu'ils soient venus dans ces pays, avant qu'ils fussent civilisés, ce qui est le cas des Troglodytes, de quelques Scythes, & d'autres; & que

conservant leur barbarie, soit par bêtise, & par indolence, ou par leur manière de vivre de la chasse, de la pêche, &c. ou par la stérilité du pays, &c. ils ne sortent point de cet état semblable à celui des brutes (ce qui est pourtant fort rare, & ne dure pas des milliers d'années, car il se trouve toujours tôt ou tard de grands génies chez une nation barbare, qui viennent à bout de lui faire goûter une vie plus humaine & plus commode, témoin Fohi chez les Chinois, Pélasge chez les Grecs, & plusieurs autres, sans parler de l'exemple que nous avons eu de nos jours dans la personne de Pierre qui a mérité autant que tout autre le nom de Grand); ou qu'après avoir été civilisés, & avoir joui pendant plusieurs siècles des avantages de la société, ils soient détruits par des barbares, auxquels une partie échappe, soit qu'ils en soient la proie en qualité de leurs esclaves, ou qu'ils se mêlent avec eux, & soient obligés de renoncer à leur manière de vivre ancienne; alors les enfans qui en proviennent, n'en savent rien, & tombent enfin dans une barbarie extrême: ce qui fut le cas des Indiens Orientaux qui depuis le temps

d'Osiris qui les civilisa, restèrent pendant plusieurs siècles aussi civilisés & policés qu'aucun peuple de l'Asie. Ce qu'on lit des Rois Porus, Sandrocottus, Taxile, &c. du temps de Sémiramis & d'Alexandre, en est une preuve convaincante, non-seulement par l'ordre qu'ils tenoient dans leurs armées, par lequel il se faisoient craindre bien plus que par leur multitude, vu que les Persans n'étoient pas des barbares, & qu'Alexandre ne craignoit point de les attaquer, au lieu qu'il n'osoit pas se hasarder contre les Indiens; mais, ce que j'admire bien plus, par leur ordre dans les villes, & les vertus morales qu'ils pratiquèrent; tel est cet exemple-ci: Alexandre vit dans une ville des Indes un bâtiment destiné pour entretenir les pauvres, & élever des enfans qui étoient sans secours. Et cependant que font les Indiens aujourd'hui & depuis bien des siècles, surtout ceux de l'intérieur du pays, sinon des barbares? Il en est arrivé presque de même aux Egyptiens, aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, qui étoient non-seulement civilisés, mais chez lesquels les sciences, le goût, le luxe, étoient portés au suprême degré. Les

Sarrazins chez les premiers, les Barbares Septentrionaux chez ces deux derniers peuples, les ont tous jetés dans une barbarie qui à la vérité, n'a pas été si grossière que celle des sauvages, mais très-grande, en comparaison des temps antérieurs; & pendant ces temps de barbarie ils ont toujours conservé une manière de vivre qui chez les premiers Grecs, Italiens, Gaulois, & Germains, auroit paru fort parfaite; faisons-en l'application.

Si les Américains étoient descendus de Noé. & de ses fils qui n'étoient point barbares ni sauvages, ce que chacun doit accorder quand même il ignorerait la somptuosité des premiers Monarques Assyriens & Egyptiens; ils ne devoient pas à la vérité faire des progrès dans les arts & les sciences, parce qu'ils avoient à lutter, dans leurs longs & pénibles voyages, contre mille incommodités; cependant ils ne devoient pas perdre l'idée des besoins les plus pressans de la vie, & des arts les plus nécessaires. Aussi la force de la vérité a arraché à plusieurs Auteurs l'aveu très-remarquable, qu'il falloit que les Américains se fussent séparés des autres hommes, avant que l'usage du

fer fût connu; quoiqu'il le fût, selon moi, de Caïn qui bâtit une ville, quoique l'opinion commune en attribue l'invention à Thubal-Caïn, mais toujours avant le déluge.

Il est donc probable que, si les Américains descendoient de Noé, ils n'auroient pas du tomber dans une telle barbarie que de ressembler à des bêtes sauvages; quoique d'un autre côté, ils n'auroient fait des progrès un peu considérables dans les arts, qu'après bien des siècles; vu que nous savons que les Scythes dont on veut les faire descendre, les Germains ou Teutons, les peuples du Nord, les Gaulois même, vécutrent plusieurs siècles dans une espèce de barbarie, en comparaison de l'état où ils se sont trouvés depuis; & les Gaulois ne durent leur changement dans leur manière de vivre, qu'à leur commerce avec les Romains, & aux conquêtes que ceux-ci firent dans ce pays.

Qu'on ne dise point que, si Fohi a pu civiliser des peuples, ou si seulement Hoamti & Yao ont inventé tant d'arts, & introduit le luxe, quand même suivant mon système ils auroient été anté-diluviens, il y auroit eu de même un intervalle assez grand pour

que les peuples du Pérou eussent pu inventer des arts & s'y perfectionner.

Je réponds que la différence est totale; les Chinois se sont séparés de leurs freres environ 900. ans avant Fohi, ils se sont rendus apparemment pour leur première marche dans les Indes, ou dans les Etats du Grand Mogol, puis qu'on place le Paradis aux environs de Babylone; ou peut-être même ont-ils passé le Gange, pour se mettre entièrement à couvert contre les Caïnites; le pays y étoit fertile, ils purent s'y arrêter deux ou trois siècles ou davantage, & inventer, comme il est dit des descendans de Puon-Ku, les arts les plus nécessaires à la vie; ensuite se rendre peu-à-peu à la Chine, dans la province de Xenfi qui n'en est pas extrêmement éloignée. Leur barbarie ne consistoit proprement qu'en ce qu'ils vivoient dans un état de pure nature, ne connoissant presque aucune des commodités de la vie, encore bien moins le luxe, mais ils ne pouvoient être comparés avec ces sauvages antropophages de l'Amérique; Fohi avec le secours d'autres bons génies pouvoit perfectionner & exécuter plusieurs inventions utiles; il ramassa donc des gens

gens dispersés, sur lesquels il n'avoit qu'une autorité précaire, comme celle des Yncas sur leurs sujets, fondée sur la supériorité de leur génie, & sur leurs bienfaits.

Il n'en est pas de même des Amériquains; supposons qu'ils se soient avancés en même temps & aussi loin que les Chinois; que l'on compare sur la Carte la distance qu'il y a entre le Gange & la Province de Xenfi, avec celle depuis le même Gange, jusqu'aux environs du Cusco; & l'on trouvera qu'il n'y a aucune proportion, quand même on assigneroit quinze à vingt siècles pour faire ce chemin, si l'on prend les temps après le déluge.

CHAPITRE VI.

Comment se font les migrations.

On dira que je n'y songe pas; qu'il suffiroit de donner seulement deux lieues de marche par an, pour faire venir les premiers hommes au Pérou. On se trompe; il est vrai que ceux qui jugent de ces migrations, non par réflexion, ou par raison, mais par préjugé; &

qui voient devant leurs yeux des villes bien peuplées, des champs cultivés, des provisions en abondance, de beaux édifices, &c. ces gens-là se persuadent aisément, qu'une famille à demi-sauvage, arrive dans un pays désert, qu'elle y établit d'abord un Royaume, fonde des villes & des Temples; vit dans le luxe; & que les fils font de même, tout comme s'ils l'avoient exécuté par magie, ou avoient fait sortir les hommes de la terre comme Cadmus. Sur de vaines imaginations semblables, ils fondent des Royaumes puissans & nombreux; ils font voyager les Colonies fort à leur aise par des chemins royaux & des chauffées, en trouvant des provisions prêtes partout, des batteaux & des ponts sur les rivières, ou pour passer quelque bras de mer; des logis pour séjourner; de cette maniere il est sûr qu'il auroit fallu peu d'années pour se rendre au Pérou.

Mais; pour moi qui ai des idées plus grossières, je ne puis comprendre les choses autrement, sinon, qu'après le déluge il auroit fallu peut-être dix siècles avant de pouvoir peupler les trois parties de l'ancien Monde, depuis le Cap Finisterre, au Tschuketschoi-

nofs, & depuis la nouvelle Zemble au Cap de Bonne-Espérance, comme nous le prouverons par la postérité connue des fils de Noé; qu'il auroit de même fallu plusieurs siècles pour faire peupler la terre jusqu'à l'Istme de Darien, vu l'étendue immense du continent Septentrional de l'Amérique.

De toutes ces réflexions je suis en droit de conclure qu'il n'y a eu que la nécessité & la trop grande population qui aient pu engager les premiers hommes à se séparer & à envoyer des Colonies de proche en proche, étant tout-à-fait contraire au bon sens de faire des voyages de plusieurs cens ou mille lieues à travers des forêts & des déserts, pour chercher un pays dont on ignoret l'existence, ou au moins assez inconnu pour qu'on ignorât s'il valoit mieux que celui qui se trouvoit dans le voisinage. Il est donc manifeste qu'il a du se passer un temps infini avant que l'on ait pénétré au Pérou pour y fonder des Royaumes.

Si ceux qui y sont arrivés après plusieurs siècles, en les supposant fils de Noé, étoient des barbares & des sauvages à cause de leur vie toujours errante, combien de temps leur falloit-il

pour devenir une nation civilisée, pour construire des édifices extraordinaires, & pousser l'art de la sculpture jusqu'à faire des figures qui sembloient vivantes ? Si l'Empire dont les Chefs ont produit de telles merveilles a été non-seulement détruit, mais si même les peuples restans ont eu le temps de retomber dans une barbarie aussi affreuse qu'on nous l'a décrite, je demande si depuis le déluge jusqu'au dix ou onzième siècles de l'Ere Chrétienne, époque de l'arrivée des Incas, trente-deux siècles auroient pu suffire à tous ces changemens de barbares en hommes civilisés qui devoient avoir poussé plusieurs arts au suprême degré, & de ceux-ci encore en sauvages, ressemblans plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes, & pour, avant tout cela, porter la population à un excès capable de forcer les peuples à se disperser & se séparer une infinité de fois pour chercher de nouveaux pays & de nouvelles demeures depuis la Tartarie, par ce continent immense de l'Amérique Septentrionale, jusqu'au Pérou ? Nous avons des preuves sans réplique que la multiplication des fils de Noé mentionnés par Moïse a été telle pen-

dant environ 530. ans jusqu'à la mort d'Esau, que de nouveaux peuples ont pu s'établir auprès d'eux & que ceux-ci ont pu envoyer des Colonies tout au plus dans les pays voisins. Si on prend cette proportion, on trouvera facilement combien il falloit de temps pour que leurs descendans fussent forcés de pénétrer jusqu'au Pérou, ce qui ne sçauroit s'accorder avec les changemens successifs qui doivent être nécessairement arrivés.

En supposant au contraire que, suivant notre système, les plus anciens peuples de l'Amérique s'y trouvoient avant le déluge, rien de plus facile que d'expliquer tout ceci ; il n'y aura à la vérité qu'environ quinze siècles de différence, depuis la première séparation des premiers hommes jusqu'au déluge, mais il y en a infiniment dans la multiplication & dans le nombre des habitans, comme nous aurons plus d'une occasion de le démontrer. Or ces gens-là ne devoient pas se faire tant de peine d'une pareille migration, étant accoutumés à une vie errante, & l'on ne sera pas surpris de les voir devenir entièrement barbares, puisqu'ils étoient déjà à demi, au lieu que, du

temps de Noé, après l'invention de tous les arts nécessaires & même de luxe, on ne pourroit pas supposer ce changement si grand à moins de bien des siècles d'intervalle. Si donc ces habitans du Pérou s'y trouvoient déjà avant le déluge, il y auroit du temps de reste pour supposer que peu-à-peu ils se sont civilisés, qu'il a pu naître chez eux de grands génies qui ont inventé des arts, & les ont portés à la grande perfection qu'exigent les édifices & les statues dont nous avons parlé; & depuis la ruine de cet empire dont nous ignorons jusqu'à l'existence, il y a eu encore assez de temps pour que le reste de ces peuples ait pu retomber dans la barbarie extrême, d'où les Yncas les ont retirés.

Au moins, je ne puis expliquer tout ceci autrement, à moins qu'on n'adopte la tradition du pays, que ces statues aient été des hommes pétrifiés par miracle, ou qu'on en fasse des pétrifications du déluge; en ce cas, je n'ai absolument rien à répliquer.

Nous pourrions dire à-peu-près la même chose des Pyramides qu'on trouve au Mexique. Elles sont fort anciennes & elles n'ont pu être construites

par des Tartares, qui, s'ils avoient peuplé l'Amérique, se seroient établis plutôt dans la partie Septentrionale que dans la partie Méridionale.

Ces pyramides méritent qu'on y fasse attention. Gemelli Carreri en donne la description. Il est vrai que plusieurs Savans font peu de cas de la relation de ses voyages, le taxant d'altérer la vérité; mais puisqu'il cite des Auteurs & des personnes de considération dans le Mexique, pays aussi connu & aussi fréquenté qu'aucun autre peut l'être dans un aussi grand éloignement, & qu'ainsi il étoit facile de le convaincre de fiction en ce point, ce que pourtant personne n'a fait, je puis adopter son récit jusqu'à ce qu'on ait prouvé le contraire.

Il rapporte que ces pyramides sont au Nord de Mexico; que celle de la Lune a deux côtés de 650. & les deux autres de 500 palmes de long, & que la hauteur paroît de 200 palmes; qu'elles ont des marches ou degrés comme celles d'Egypte, mais que les pierres en sont moins dures; qu'au haut de cette pyramide s'étoit trouvé une idole ou image de la Lune, que Sumarica, Evêque de Mexico, avoit fait briser

par zèle de religion ; que dans ces masses il y avoit des voutes, où on entroit les Rois. A 200 pas de celle-ci, vers le midi, on voyoit la pyramide du Soleil, nommée Tonagli, dont deux côtés étoient de 1000 & les deux autres de 650 palmes, la hauteur un quart de plus que celle de la précédente ; la statue du Soleil fut aussi renversée, mais ne pouvant rouler en bas, elle est restée à-peu-près à moitié chemin ; elle avoit un creux dans l'estomac, où on mettoit le Soleil ; les deux statues avoient été couvertes de lames d'or, qu'on avoit enlevées ; la pierre en étoit très-dure, & le voyageur dit qu'on ne pouvoit comprendre, ni où on avoit pris cette pierre, puisqu'on n'en trouvoit point dans les environs ; ni comment on avoit pu la travailler sans fer, & élever ces statues à une si grande hauteur. Les habitans nomment ces pyramides, *Cou* ; on attribue leur construction aux Ulmecos, Colonie de l'Atlantide, dont les habitans doivent eux-même avoir été une Colonie venue d'Egypte ; les Indiens disent que ces Ulmecos font venus de l'Orient par mer ; on n'a jamais pu découvrir le temps de cette construction ; D. Carlos Sigüenza

les croit un peu antérieures au déluge.

Il y a eu autrefois au même endroit une grande ville dont on voit des ruines prodigieuses ; & aux environs, des grottes tant naturelles qu'artificielles, outre quantité de petites montagnes qu'on croit avoir été élevées en l'honneur des idoles : il y en a une qu'on appelle Tonagli Yguesia, ou châte du Soleil.

Ce ne sont pas, dit-il, les Mexicains proprement dits qui ont inventé les périodes d'année, de semaine, &c. ni les cycles, mais les anciens Payens, habitans de ces contrées. D. Juan d'Alva, descendant des anciens Rois de Tescuco, avoit conservé les traditions, les peintures & les hiéroglyphes particuliers des Indiens. D. Carlos, exécuteur testamentaire, les a communiqués à l'Auteur ainsi qu'il l'assure.

En supposant que tous ces faits sont véritables, les réflexions suivantes seront fondées.

1°. Que le pays du Mexique & ses environs doivent avoir été peuplés dès les temps les plus reculés, même avant le déluge.

2°. Que des monumens encore subsistans & des ruines si considérables, qui ne peuvent avoir pour auteurs ni

les Mexicains, ni leurs derniers prédécesseurs, doivent leur existence à des peuples très-civilisés & chez lesquels les arts ont été portés à la dernière perfection.

3°. Que l'adoration du Soleil & de la Lune n'étant pas connue chez les habitants de l'Amérique Septentrionale, on ne sauroit révoquer en doute qu'anciennement un autre peuple civilisé ait occupé ces pays ; d'autant plus que ni *Tonagli*, ni *Cou*, ne sont des mots Mexicains.

4°. Cela nous mène à une conjecture probable ; que les Natchez, ayant leurs grands Soleils autrefois du côté du Mexique, comme nous le verrons ci-après, doivent être une Colonie de ces anciens Mexicains.

5°. Que même les Yncas & leurs ancêtres doivent aussi en descendre, que ceux-ci ont passé l'Isthme de Darien, puis la rivière des Amazones, & qu'enfin Manco-Copaca a pénétré dans le Pérou.

6°. Que peut-être ces Yncas ayant conservé cette origine, comme un secret, parmi leur famille, ceci a été cause que le reste des Yncas, après la conquête des Espagnols, s'est retiré, dit-on, en Guiane vers le Lac Parime,

contrées qui pourroient bien avoir été leur ancienne Patrie, après qu'ils étoient entrés dans l'Amérique Méridionale.

7°. Pour ce qui regarde la réduction de l'année, de leurs semaines de 13 jours & de leurs cycles, par lesquels ils ne ressemblent à aucun autre peuple, nous en tirerons ailleurs les conséquences les plus naturelles.

Les Mexicains proprement ainsi nommés, qui sont la septième nation étrangère, venue au Mexique du dehors, y arriverent l'an 1324, & la première nation nommée *Navatlacas*, dont on croit les six autres descendues, y a trouvé les *Chichimecas*, barbares des plus sauvages, dont nous avons parlé ; par conséquent, il y a la même réflexion à faire sur la barbarie de ces peuples & sur l'origine des pyramides, que nous avons faite au sujet des Péruviens ; seulement pour appuyer notre système, nous ajouterons que ces sept nations disoient être venues du nouveau Mexique ou des pays contigus. Si donc ces nations ont fait si peu de chemin, si toutes les sept sont de même origine, ou du même pays, & ont eu besoin de 500 ans pour se rendre

dans un pays voisin, & cela en sept différentes fois, & lors apparemment que l'excès de leur population les obligeoit de chercher de nouvelles demeures, ne suis-je pas fondé à supposer les anciens Péruviens, qui ont construit & orné ces édifices merveilleux, & leurs ancêtres barbares, d'une antiquité infiniment plus reculée, & qu'ils ne pouvoient tirer leur origine, que d'une nation établie dans cette partie du Monde avant le déluge?

On fera peut-être ici quelques objections.

1°. Si la partie Méridionale de l'Amérique a été peuplée avant le déluge, comment le Mexique ne l'a-t-il pas été de même? Etant plus proche du Nord, il devoit être plutôt peuplé. Si donc les sept nations ont trouvé de la place pour s'y établir, ma preuve en faveur des Péruviens tombera.

2°. Les édifices & les pyramides ne peuvent-elles pas avoir été construites par des Colonies venues de l'ancien Monde & forties d'un peuple civilisé?

Je réponds d'abord à la première objection, que dans un espace de temps de vingt à trente siècles, des Peuples ont pu être détruits facilement, vu que

nots apprenons que dans le Canada & la Louisiane cela est arrivé même depuis leur découverte; ces peuples ne pardonnant aucune injure, leur haine & leur vengeance ne se terminent que par l'entière destruction d'une nation. Ainsi la nation des Eries est entièrement détruite; celle des Hurons, la plus nombreuse & la plus formidable, a été réduite à un petit nombre; d'autres à 50, à 20, à 10 familles même; & les Iroquois, nation autrefois foible & peu guerrière, est devenue la plus forte, la plus puissante & la plus redoutable par les guerres qu'elle a eu à soutenir avec les nations voisines. C'est ainsi que les Romains sont parvenus au comble de la puissance.

Il est donc probable que la même chose est arrivée aux anciens habitans du Mexique & du Pérou.

Considérons en second lieu la manière de vivre de ces peuples; les Péruviens étoient en assez petit nombre à l'arrivée des Yncas, mais lorsqu'ils eurent appris à vivre en hommes civilisés, ils s'accrurent à un point prodigieux; au lieu que dans leur état barbare, combien d'hommes, de femmes & d'enfans étoient dévorés par les bêtes

tes féroces & par les serpens? combien périroient par les maladies & d'autres accidens?

Troisièmement, puisque je suppose que les premiers habitans avant le déluge ont cherché les climats doux, & les terrains fertiles, il faut croire que la plupart des Colonies se font rendues en Amérique, ou par les terres Australes, ou par l'Atlantide, & conséquemment que l'Amérique a pu être peuplée plutôt dans sa partie Méridionale que dans la Septentrionale, peut-être s'en est-il rendu une partie dans la Septentrionale, peut-être le Nouveau-Mexique & ce qui est à son Occident ont-ils été peuplés depuis la Tartarie, & qu'en ce cas, la même partie Septentrionale ayant eu des Chefs d'un plus grand génie qui y ont introduit des mœurs & une manière plus douces & plus humaines, le gros de leur nation, infiniment plus multiplié que des sauvages qui se détruisoient les uns les autres, a en besoin de se décharger de l'excès de sa population au lieu que le Mexique avoit besoin d'habitans.

En quatrième lieu le Mexique n'a point été désert à l'arrivée des sept nations; elles y ont trouvé divers peu-

ples; les Tlascaltecas même, une de ces nations, se virent obligés non-seulement de combattre les Chichimecas qu'ils disoient avoir été des Géans, mais d'user de stratagèmes, ou plutôt de perfidie, envers eux pour les vaincre, & les exterminer, au moins ceux qui leur résisterent: car les autres du même nom se soumirent & leurs descendans existent encore.

Je dirai à la seconde conjecture, que, si on m'en peut faire voir la moindre probabilité, je ne m'opiniâtrai pas à la rejeter.

CHAPITRE VII.

*Les Américains sont de race Chinoise
anté-diluvienne.*

Voyons de quelle contrée ces étrangers pouvoient être venus au Pérou. Sera-ce de l'Orient ou de l'Occident?

De l'Orient? Mais, si conformément au sentiment vulgaire, cette Colonie n'y étoit venue qu'après le déluge, il faudroit nécessairement que la chose fût arrivée fort tard; d'ailleurs de quel endroit seroit sortie cette Colonie civilisée